

Au vert

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **47 (1909)**

Heft 39

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-206304>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haassenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LOU SUCRIER DES COITRONNET

Les Coitronnet l'avan richu dé cadao à lau mariadzou, on bi sucrier dora, io l'ai avai écri dessus ein letrres d'ò : *amitié sincère* et vo poedè comptà que l'étaï on tot bi. Héli Coitronnet et sa fenna, l'Augustine, l'ai tenieint ridou et n'aran pas vollhiu lou bresi pô bein oquî; lou réduisan dein lou garderobe et ne lou chaillessei djamé que dein lei grantas oeuçuns et pô lei rémoua la pussa. On bi dzo, ein fotemasseint, l'Augustine laissè tzezi son sucrià, que sé breza ein six bocons! assebin la fenna fut tot eimbètaïe pou avouà la catastrofè à son n'homou que l'étaï pourtant bin pllie galé et dzeinti qué li, cà faut bein derrè que l'est la fenna que portavè les tzaussés dein lou ménadzou et que l'étaï onna ride critze. Apri avai réfléchi un pucheint momeint, l'Augustine crié à sa bouèba : Margot, vein vâ vère, te vâ que yè bresi lou bi sucrier; te faut derrè à ton père que l'est té que l'a bresi; té vaut pas brâmâ (me faut bein vao derrè que ellia bouèba étaï bein gatafè pè sa mère passeque l'étaï fille unique, l'étaï veniate apri houit ans dé maria-dzou !)

Manqué pas, quand lou père reveint à la maison, la bouèba l'ai de, ein faasi asseimblant de plliora (l'étaï dza coumeint sa mère, ne vallai pas tchè) :

— Té faut pas mé brâmâ, père, yè bresi lou bi sucrier !

— L'est bein damadzou, que l'ei fâ son père, passeque ta piorna dé mère te vao disputâ ridou, mâ ne té faut pas t'èin inquietâ, l'ei derri que l'est mé que l'ai ébréquâ.

Et vouaite qué mon Coitronnet que va traova sa tsira, que ne fasai asseimblieint dé rein, et l'ei dè ein faseint dè pussieintes soupirâtes :

— Su bein fatzi, mâ yè bresi lou bio sucrier, mâ pas pè espret.

Vos arrai fallhiu verré coumeint l'Augustine l'a réchu son n'homou; quienna débordonnaïe dé pouettés raisons : mauladrâ, prouprou à rein, brezetot, essepra, essepra... et lou pourrou drôlou baissivè la tita coumeint on tsein, to eimbètaï; l'avai fini pâ crairè que l'étaï bein li que l'avâ fei les brequiés à dé bon et espret !!

Sa crouïa fenna, l'avai assebin fini pâ crairè que son pourrou Héli étaï lou vrai coupabliou ein bresieint lou sucrier et lei chailliate dé la maison ein borrient les portes ein deseint à sa bouèba :

— Te ne sâ pas cei que l'a fè ton père ? Ye l'a bresi lou bi potet à sucrou !

Et vouaite que coumeint on appreint ais enfants à respectâ lau pareints et à ne pas derrè des dzanliés !

MÉRINE.

AU VERT

J. M. — La critique est aisée, dit-on. C'est sans doute pour cela que certains en usent et abusent. La critique est même devenue une institution sacro-sainte, qui a ses grands pré-

tres et dont il est de très mauvais goût de discuter les arrêts. Ils font loi.

Pourquoi donc ne pas laisser chacun juger à son gré les œuvres publiquement présentées ? Ne devrait-on pas, peut-être, à cette critique instituée, d'avoir tant de gens qui n'ont plus d'opinion propre ? Ils attendent, pour se prononcer, le verdict des grands maîtres de la critique et l'adoptent, les yeux fermés, alors même qu'il est souvent en parfait désaccord avec l'impression dont ils n'ont pu se défendre à la lecture, à l'audition ou à la vue de l'œuvre en cause. Puis, pour s'excuser de cette contradiction, ils se disent lâchement : « Il faut croire que je n'y connais rien ».

D'ailleurs, est-on jamais sûr de l'absolue sincérité des jugements de la critique ? Il y a tant de raisons susceptibles d'influencer le juge, même le plus convaincu d'impartialité. De plus, une œuvre peut produire tant d'impressions diverses — autant de personnes, autant d'impressions. Qui donc ose dire : la mienne seule est la bonne ?

Ne faudrait-il pas attribuer surtout la notoriété des maîtres de la critique à la soumission servile de tant de gens qui n'ont pas le courage de leur opinion ou qui sont trop indolents pour s'en faire une ? L'infailibilité de ces critiques est, en effet, terriblement ébranlée par le désaccord qui souvent existe entre eux. Telle œuvre qui plaît à l'un, déplaît à l'autre ; les qualités que l'un y a trouvées, sont défauts pour l'autre. Nous ne nous souvenons pas qui, par de nombreux exemples, avait montré ces amusantes contradictions entre critiques.

Que de fois nous est-il arrivé de demander leur sentiment à des personnes sortant d'une conférence, d'un concert ou d'une exposition d'art.

« Oui... oui..., nous répondaient-elles, hésitantes, pas mal... pas mal... Je suis impatient de savoir ce qu'en dira demain, dans son journal, M. X. ou M. Y. »

Alors, le lendemain, quand M. X. ou M. Y. avait parlé, plus trace d'hésitation : c'était superbe ou c'était atroce.

Et quand M. X. et M. Y. différaient d'avis, alors leurs bons lecteurs n'y étaient plus du tout.

Allons, bonnes gens, nos frères, quand une œuvre littéraire ou artistique nous plaît ou ne nous plaît pas, avouons-le franchement. Qu'importe, après tout, à notre bonheur, que nous soyons ou non d'accord avec M. X. ou M. Y., qu'il nous taxe d'imbéciles ou qu'il ait l'air de nous tenir pour de fins connaisseurs.

Ceci dit, donc, tout simplement pour vous recommander la lecture des *Douze croquis campagnards*, de mon ami Pierre Alin. Puissiez-vous y trouver un plaisir égal à celui que j'y ai trouvé, amitié mise à part. Quelques-uns de ces croquis, — vous les reconnaîtrez tout de suite — ont paru jadis dans le *Conteur* ; ils furent très goûtés.

Dans la préface de ses croquis, dédiée à M. Philippe Godet, Pierre Alin dit :

* En vente dans les principales librairies.

« Croqués en terre romande, ils marquent pour moi — entre deux hivers d'un Paris de fièvre et d'outrance — une étape de verdure, une oasis de tranquillité et de repos.

» Je me suis mis au vert, corps et âme. J'ai humé, pendant quelques mois, l'odeur âpre de la terre ; l'arôme des feuillages mouillés de pluie ; des étables violentes ou paisibles, des surnaux gonflés de sève et des foin craquant au soleil... »

Vous jugerez bien vous-mêmes, chers lecteurs, si les croquis de Pierre Alin sont bien le réel et l'expression vraie et sincère d'impressions champêtres fortement ressenties.

Pour vous mettre en appétit, voici un de ces croquis, pris au hasard parmi ceux qui n'ont pas paru dans le *Conteur*.

*

Les faucheurs.

A Freddy Colomb.

A l'heure où la nuit pâle et grise
Se traîne encor au bord du ciel,
Monte déjà comme un appel
Le long cri des faux qu'on aiguise !

Sous la faux qui grince et qui mord,
Le champ devient une hécatombe
Où le blé mûr chancelle et tombe
Comme un roi frêle, casqué d'or !

Les jambes largement campées,
Les hommes jettent au soleil
Le grand geste des faux, pareil
A l'éclair chantant des épées.

Fauchez dans la plaine sans fin
Aux lourdes promesses sacrées ;
Fauchez pour les miches dorées ;
Bas le blé !! Fauchez pour la faim !

PIERRE ALIN.

En campagne. — Entre soldats du bataillon 10, après la manœuvre :

— Pourquoi donc les lézards recherchent-ils les vieux murs ?

— ! ?

— C'est pour y trouver des *lézardes* !

A MON CHER « CONTEUR »

Voici donc la seconde lettre et le troisième grief de la fidèle amie, dont les idées ne concordent pas toujours avec celles de son cher *Conteur*. A samedi prochain la réponse de ce dernier ; oh ! quelques mots seulement.

*

Mon cher *Conteur*,

Voici mon troisième grief qui gît plutôt dans une divergence de vues.

Dans l'article de tête du numéro du 10 septembre, « Un coup d'épée dans l'eau », destiné à réfuter une bonne dame qui accuse d'irrégularité ceux qui s'en prennent aux *mômiers* et à la *mômerie*, tu t'en vas par une tactique ingénieuse dénicher un fragment de journal religieux paru en 1872. Ce document doit, selon toi, couvrir de confusion ceux qui te blâment en